Porn studies et études de la pornographie en sciences humaines et sociales

Porn Studies and Studies of Pornography in Humanities and Social Sciences

Émilie Landais

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9216>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9216

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 17-37

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Émilie Landais, « *Porn studies* et études de la pornographie en sciences humaines et sociales », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9216> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9216>

ÉMILIE LANDAIS

Centre de recherche sur les médiations

Université de Lorraine

F-57000

landais.emilie@gmail.com

PORN STUDIES ET ÉTUDES DE LA PORNOGRAPHIE EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Résumé. — L'article interroge la domination des *porn studies* sur les discours scientifiques français relatifs à la pornographie. Il parcourt la façon dont s'organisent les savoirs sur la pornographie en procédant à l'analyse de l'émergence de cet objet en France. Empruntée à Michel Espagne et Michael Werner, la méthode du transfert culturel permet de déceler différents consensus sociaux et académiques sur les effets révélateurs de la pornographie. Celle-ci possède des temporalités, des contextes et des définitions déjouées par certaines controverses scientifiques significatives de phénomènes culturels nouveaux qui, en s'axiomatisant, élargissent le paradigme des études qui lui sont consacrées.

Mots clés. — Discours scientifique, *porn studies*, pornographie, sciences humaines et sociales, transfert culturel.

Selon une perspective interdisciplinaire, nous analysons à l'aune des théories du transfert culturel, les liens qu'il est possible d'établir entre les *porn studies* anglophones, héritières des *cultural studies*, et les études de la pornographie dans les sciences humaines et sociales (SHS) en France. Employée depuis maintenant une vingtaine d'années, cette notion de transfert culturel – empruntée à Michael Werner et Michel Espagne – permettra, d'abord à l'échelle nationale, puis à l'échelle internationale, de mettre en rapport des discours académiques dont on suppose qu'ils entretiennent des relations entre eux. Le discours sera considéré comme une production verbale dynamique en relation avec le contexte qui le détermine en partie. Nous contextualiserons et historiciserons donc les grands moments de l'essor de la pornographie en tant qu'objet scientifique. Enfin, il s'agira de comprendre si le paradigme¹ des *porn studies*, qui a émergé il y a maintenant deux décennies sur un campus californien, a une influence sur les énoncés scientifiques portés sur la pornographie en France, et si les SHS placent les études de la pornographie, produites par sa communauté de chercheurs, dans la même catégorie que celle des *porn studies*.

Pour comprendre l'évolution de l'étude de la pornographie dans les SHS, on interrogera la nature de la production des acteurs ainsi que leur dynamique d'intégration scientifique. L'étude de la pornographie montre combien il est nécessaire de se nourrir de son histoire définitionnelle pour comprendre son évolution. Dès lors, les auteurs qui prennent le parti de participer à cet essai de définition sont d'emblée impliqués dans cette histoire puisque les énoncés « se situent en réalité sur un *continuum* où leur position dépend du degré auquel ils font appel aux conditions de leur construction » (Latour, Woolgar, 1979 : 179).

Outre le fait de rendre compte de l'émergence des études de la pornographie dans les SHS, cette étude s'inscrit dans un travail plus vaste² qui consiste à recenser les textes scientifiques ou savants, devenus finalement académiques et qui permettent « de retrouver un consensus social autour de ce qu'il faut faire ou ne pas faire » (Schmoll, 2008 : 172) en les croisant dans une démarche de recherche qui se veut interdisciplinaire, voire réflexive, si l'on admet que « toute activité scientifique est une activité pratique d'interprétation et d'invention impliquant savoirs et savoir-faire, certitudes formalisées et conviction intime, [...] qui consiste à porter des jugements toujours contextuellement situés » (Pestre, 1995 : 12).

Nous utiliserons donc la notion de transfert culturel appliquée à trois niveaux d'analyse : le transfert propre à l'objet, celui des différents points de vue qui embrassent cet

¹ La notion de paradigme est ici empruntée au lexique de Thomas Kuhn (1962) pour isoler, dans un domaine du savoir ou de la vie sociale, un ensemble faisant sens et valant comme modèle de référence » (Berthelot, 2001 : 457). Dans sa préface de *La structure des révolutions scientifiques*, T. Kuhn (1962 : 11) explique : « J'ai été amené à reconnaître le rôle joué dans la recherche scientifique par ce que j'ai depuis appelé les paradigmes, c'est-à-dire les découvertes scientifiques universellement reconnues qui, pour un temps, fournissent à une communauté de chercheurs des problèmes types et des solutions ».

² La recherche s'inscrit dans un travail de thèse dirigé par Jacques Walter et intitulé *L'émergence des études de la pornographie en France. Circulation et mutation des études de la pornographie dans les sciences humaines et sociales*.

objet, ainsi que celui qui résulte de l'étude de différentes aires culturelles. Tous seront finalement envisagés dans une démarche faisant dialoguer les savoirs, les disciplines, les courants de pensée, afin de produire de nouvelles connaissances et dans le cas de la France qui « s'internationalisent, se définissent sur la base d'interférences, d'emprunts, d'importations » (Joyeux-Prunel, 2002 : 156).

Laurent Martin (2009 : 270) souligne que la profondeur historique et la dimension temporelle sont indispensables à la compréhension de tout phénomène social d'envergure. En plus de s'incarner dans la multitude de productions vidéo ou cinématographiques que l'on connaît aujourd'hui, la pornographie possède une histoire littéraire et, plus récemment, une histoire académique. Il convient donc d'historiographier et de cartographier l'objet dans le champ des SHS, de procéder à l'analyse des processus de circulation et mutation propres à l'organisation des savoirs en France.

Historiographie et cartographie de la pornographie dans les SHS

Historicité et critères définitionnels

Dérivé de « pornographe », le terme « pornographie » constitue un emprunt au grec « *porné* » (« prostituée »), « *graphein* » (« écrire »). Selon le dictionnaire *Larousse*, il renvoie à un « écrit concernant les prostituées », autrement dit à la description de toutes les habitudes, les coutumes des prostituées et de leurs clients. Comme le souligne Marie-Anne Paveau (2011),

« l'appel à l'étymologie est souvent un classique de la définition des concepts en Lettres et SHS, rarement pour le meilleur et le plus souvent pour le pire : l'origine des mots ne constitue pas leur sens, l'étymologie n'est pas la loi de la langue et les processus de changement sémantique font considérablement évoluer le sens des mots à travers les siècles. En effet, il n'y a pas de vérité du sens des mots ; pour le cas qui nous occupe, on se rend bien compte que le mot pornographie n'a plus grand-chose à voir avec la prostitution, et depuis longtemps ».

Il est clair que l'étymologie du terme « pornographie » n'indique pas la nature de sa forme contemporaine. D'après Walter Kendrick (1987), le mot ne serait qu'un néologisme inventé et employé à la fin du XVIII^e siècle pour décrire les représentations d'actes sexuels dans la peinture et la littérature notamment, bien que la pornographie n'ait finalement jamais cessé d'exister et d'évoluer. Il se trouve qu'« il existe une historicité de l'obscène et du pornographique, qui tient à l'évolution des mœurs, à la modification de la sociabilité du regard et du rapport qu'une société entretient avec le corps, et sans doute à bien d'autres facteurs encore, visibles ou cachés » (Goulemot, 1999 : 4). Pour cette raison, stabiliser une définition véritable et universelle de la pornographie est complexe, même si les dictionnaires de la langue française en donnent un aperçu relativement simpliste. À ce propos, Ruwen Ogien (2003 : 23) tente de saisir pourquoi il est si difficile de définir la pornographie, en admettant dès le début de son analyse qu'« il n'existe aucune réponse claire et universellement

acceptée à cette question ». Deux ans plus tôt, Claude-Jean Bertrand et Marie Baron-Carvais (2001 : 27-44) y consacrent eux aussi le premier chapitre de leur *Introduction à la pornographie* alors que le terme « pornographie » n'est paradoxalement pas défini dans le dictionnaire qui lui a été consacré (Di Folco, 2005).

Certains historiens et anthropologues plus ou moins inspirés par Michel Foucault, tels Steven Marcus, Walter Kendrick et Lynn Hunt – recensés par Ruwen Ogien (2003 : 35) – qualifient la pornographie d'« invention moderne »³, comme « une sorte de fait social inédit, apparu dans les sociétés occidentales à partir de la fin du XVIII^e siècle et qui n'a jamais existé auparavant dans aucune autre société »⁴. Au contraire, pour Laurent Martin (2003 : 26), qui envisage la pornographie dans une démarche historique, celle-ci constituerait « un bon exemple de l'historicité essentielle des phénomènes humains ». Selon l'auteur, « le mot apparaît dans l'antiquité latine, disparaît avec le Moyen Âge chrétien, réapparaît au siècle des Lumières et désigne jusqu'à nos jours des réalités diverses dans une même séquence temporelle et changeante sur plusieurs séquences, du simple nu à la représentation du *close-up* de l'acte sexuel » (*ibid.*).

En français, c'est en 1769 que l'écrivain Nicolas Restif de la Bretonne introduit pour la première fois le terme « pornographe » dans son livre *Le pornographe ou idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes, avec des notes historiques et justificatives*. Les textes qui datent du début du XIX^e siècle dénoncent en partie la pornographie, assimilée encore largement à la prostitution et comme étant le miroir de plaies sociales.

Si le début du XX^e siècle constitue la pierre angulaire de la pornographie moderne, cette période semble avoir porté la pornophobie au sommet de son édifice. Émile Pouréty est l'un des premiers piliers de la lutte antipornographique à s'emparer de ce sujet sulfureux. En 1910, il rédige *La pornographie littéraire, les bonnes et les mauvaises lectures* ou encore *La pornographie et la jeunesse* au côté de Louis Comte.

Parmi les ouvrages de référence de cette période, figure celui de l'historien Jean Morel de Rubempré qui s'intitule *La pornologie ou Histoire nouvelle universelle et complète de la débauche, de la prostitution et autres dépravations dans tous les pays du monde, notamment en France, particulièrement dans Paris, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, et moyens infaillibles de remédier à ces fléaux et de diminuer le nombre des prostituées sans employer la rigueur...* et une première thèse de doctorat, celle de Louis Goulesque, portant sur *Les associations et la lutte contre la pornographie*, soutenue en droit à l'université de Toulouse en 1930.

Jusqu'au début du XX^e siècle, la pornographie est donc avant tout portée dans le milieu des sciences sociales par son caractère outrageant et son caractère moral négatif. Dans

³ Par « pornographie moderne », il est entendu la capacité de celle-ci à s'intégrer parmi la culture de masse, à se démocratiser, d'abord sous le manteau, grâce à la photographie, aux écrits, puis grâce aux dispositifs médiatiques que l'on a vu émerger depuis, parmi lesquels on compte le cinéma, le minitel, la télévision, l'internet, mais aussi des supports tels les magazines, cassettes vidéo, DVD...

⁴ Il faut souligner que le mot « pornographie » est apparu dans les dictionnaires anglais et français au XIX^e siècle, mais l'emprunt au grec « *pornographos* » y est bel et bien spécifié.

un essai, rédigé en 1929 par David H. Lawrence et traduit en 2001 par Jérôme Vérain, l'auteur semble avoir un avis plus partagé. Il compare la pornographie qu'il qualifie de « tolérable » (*ibid.* : 47) en ce qu'elle est « bénéfique à la vie humaine au quotidien » et « la mauvaise pornographie », « qui consisterait à essayer de ravalier le sexe et de le couvrir d'ordure » (*ibid.* : 19). Il explique que, « un jour peut-être, la masse du public voudra regarder les choses en face, faire par elle-même la différence entre la pornographie soumoise et masturbatoire de la presse, du cinéma, de la littérature populaire contemporaine, et la représentation créative de la sexualité que l'on retrouve chez Bocace, sur les vases grecs ou sur certaines mosaïques pompéiennes, nécessaires à l'exercice de notre lucidité » (*ibid.* : 50).

À ce propos, en 1982, Nancy Huston renseigne sur l'itinéraire de la pornographie en passant en revue la période allant de 1937 à 1967 qu'elle qualifie de « mutation profonde en matière de bonnes et mauvaises mœurs » (*ibid.* : 47). Si la cosmogonie de la pornographie dans la littérature scientifique s'étend encore largement au paysage traditionnel de l'obscénité et du vulgaire comme on peut le voir dans *La pornographie ou l'épuisement du désir* de Michela Marzano, elle tend cependant à un élargissement, d'une part, en termes de représentations et de pratiques – puisqu'il existe désormais une grande quantité de pornographies – et, d'autre part, sémantique (Aim, 2013 : 6). Jean Baudrillard (2004) parle notamment d'une « pornographie de la guerre ». Beatriz Précieado consacre quant à elle un chapitre de son *Testo Junkie* à décrire « l'ère pharmacopornographique » ou encore ce qu'elle appelle le « pomopouvoir ». Le terme « pornographie » est même parfois retenu pour qualifier la visée de certaines photographies humanitaires dans bon nombre d'articles d'opinion. Auteure de *La photographie humanitaire en question*, Victoire Dewaegeneire (2013 : 50) traite dans un chapitre de « la pornographie de la faim » pour désigner « cette pratique, traduisant ainsi l'idée que la photographie humanitaire a parfois tendance à représenter des scènes obscènes en ce sens qu'elles portent atteinte à la pudeur ». En ce sens, la pornographie est perçue comme négative, mais ce n'est pas toujours le cas. Un phénomène de société est apparu ces dernières années, le *food porn*, qui consiste à photographier de la nourriture en la rendant la plus esthétique qu'il soit. Aujourd'hui, le terme « *porn* » est d'ailleurs utilisé pour désigner un monceau d'images photographiques attirantes et ce, dans divers domaines, lorsque l'on est amateur par exemple d'*automobile porn* ou d'*architecture porn*.

Légitimité de la pornographie dans les SHS⁵

À la fin des années 60, à Paris, Francis Ronsin⁶ entame une thèse en histoire sous la direction de Michelle Perrot. Il envisage d'abord de travailler sur la pornographie, mais, selon l'article de Sylvie Chaperon (2001 : 12), il voit dans le courant néo-

⁵ Dans cette partie, la logique d'exposition de la production est parcourue de manière chronologique, elle ne prétend pas à l'élaboration d'un catalogue, mais tend plutôt à souligner les travaux qui semblent avoir marqué les études de la pornographie en France.

⁶ En France, F. Ronsin fut l'un des premiers à s'intéresser au courant néo-malthusien, à la contraception et, de fait, à la sexualité.

malthusien « “un champ énorme très riche et assez facile à traiter”, contrairement à l'histoire de la pornographie autrement plus difficile à mener selon lui ». Il a néanmoins participé à répertorier l'opulente collection de livres pornographiques conservée à la Bibliothèque nationale de France en 1980, bien avant la mise en place de l'exposition *L'enfer de la bibliothèque, Eros au secret*, en 2007.

Psychologue travaillant sur les différents aspects de la sexualité, Alain Giami (2002 : 7) indique que sa première communication, en 1977, portait sur la pornographie. Il fut sans doute l'un des premiers chercheurs français à s'intéresser à l'analyse des scénarios des films pornographiques qui étaient diffusés dans les salles publiques. C'est bien plus tard, au milieu des années 90, que le chercheur propose « une étude exploratoire sur la possibilité d'utiliser la pornographie comme moyen de développer la prévention contre le sida » (*ibid.*). Par ailleurs, dans un article qui s'attache à comprendre ce que représente la pornographie (*ibid.* : 1), il démontre que celle-ci « n'est pas la sexualité et qu'elle n'en est qu'une représentation socialement élaborée et historiquement située dont le sens mérite d'être décrypté ».

Comme l'indique Alain Giami (*ibid.* : 10), l'analyse scientifique de la pornographie est paradoxalement un phénomène américain puisqu'il existe une véritable littérature scientifique produite par les femmes et les féministes qui met en tension des positions extrêmement divergentes, mais l'histoire de la pornographie telle qu'elle a été rédigée par Lynn Hunt « montre comment celle-ci s'est développée depuis la Renaissance en Europe et particulièrement en Italie, en France et dans une moindre mesure, en Angleterre » (*ibid.* : 9). La pornographie est donc encore peu étudiée en France, ce qui marque un fort contraste avec la somme de littérature produite dans les pays anglophones au même moment, et principalement aux États-Unis.

En 1990, la publication de la thèse en études cinématographiques de Martine Boyer, *L'écran de l'amour*, ouvre la voie à d'autres publications françaises et étatsuniennes traitant des rapports entre cinéma et pornographie. Dès lors, la pornographie tend progressivement à s'extirper des griffes du jugement ou de l'opinion pour devenir un objet d'étude légitime puisqu'elle est dorénavant envisagée comme un fait socioculturel et comme tout fait social, sa production et sa diffusion induisent l'idée de son acceptabilité et de sa légitimité dans le champ scientifique. Comme le remarquent Éric Macé et Éric Maigret (2005 : 115-116), « dans des sociétés complexes fondées sur le changement social, les marges sont très souvent devenues porteuses de sens, comme l'a montré le débat tronqué sur la pornographie initié par le rapport Kriegel⁷, qui a permis de se rendre compte qu'il n'existait pas en France de recherche sur des sujets *a priori* exotiques, prêtant à la plaisanterie, en

⁷ Le rapport Kriegel (2002) est celui de la mission d'évaluation, d'analyse et de propositions sur « l'impact de la violence à la télévision sur le public et sur les jeunes » confiée le 6 juin 2002 par le ministre de la Culture, Jean-Jacques Aillagon, à un comité de 36 personnalités représentatives du monde des médias, de l'éducation, de la médecine et du droit et présidé par la philosophe Blandine Kriegel.

réalité devenus centraux ». En 1999, Jean-Marie Goulemot dirige une livraison de la revue des *Cahiers d'histoire culturelle* dans lequel il interroge la pornographie et l'obscénité en tant qu'objets étudiables et étudiés. Cela fait maintenant une trentaine d'années en France que la pornographie est analysée à l'aide d'outils classiques dans de nombreuses disciplines, démarche décisive puisqu'elle consiste à ne pas isoler un objet de recherche qui serait encore « exotisé », jugé illégitime ou encore vulgaire et à le traiter plutôt comme n'importe quel autre objet au sein du milieu universitaire. En 2001, Patrick Baudry l'analyse dans le champ de la sociologie et sous l'angle de la représentation comme une forme de ritualisation de la sexualité. Dans sa thèse consacrée au travail pornographique, Mathieu Trachman (2011) utilise de nombreux outils issus de la sociologie du travail. Lors d'un entretien téléphonique⁸, il explique que « ce qui semble important c'est de ne pas exotiser la pornographie en tant qu'objet de recherche [...]. On a tout intérêt à aborder la pornographie avec les outils de la sociologie, afin de banaliser la dimension exotique de l'objet ». Selon lui, « l'objet en tant que tel tend à se légitimer; mais les approches de ces objets exotiques tendent à se légitimer elles aussi. De ce point de vue, faire un travail en général sur la consommation, sur les usages sociaux de la pornographie, c'est légitime ». De son côté, Béatrice Damian-Gaillard, chercheuse en sciences de l'information et de la communication, affirme avoir eu la volonté d'analyser les producteurs de presse pornographique sous l'angle de la socio-économie des médias, et de « les avoir analysés comme n'importe quel acteur de presse, en termes de concentration, de professionnalisation, d'organisation des rédactions, de trajectoires des acteurs, mais aussi en termes d'orientations sexuelles, d'assignations genrées... »⁹. Les exemples d'études de la pornographie dans des disciplines des SHS sont nombreux. Citons notamment Dominique Maingueneau (2007 : 10) en sciences du langage, qui, dès le premier chapitre de son ouvrage souligne que celui-ci fait partie de l'institution académique pour lequel l'étiquette « pornographique » « se veut une catégorie d'analyse [...] soumise aux mêmes exigences que des catégories comme "fantastique", "lyrique" ou "policier" appliquées à la littérature ».

L'organisation des savoirs, aperçu de la pornographie comme objet scientifique

Corpus

Puisque notre recherche est fondée sur l'étude d'un objet scientifique, nous avons limité l'investigation au milieu académique français dans le but de saisir la constitution, la circulation et la mutation de la pornographie en SHS. Pour cela, nous avons établi un corpus de 189 textes traitant de la pornographie dans le

⁸ Entretien avec l'auteure (23/11/13).

⁹ Entretien avec l'auteure (21/11/13).

milieu universitaire et qui s'étend de 1769 à 2013. Ce dernier n'a pas la prétention de recouvrir l'ensemble du domaine de recherche, il en est une représentation. Il est constitué d'ouvrages, de chapitres d'ouvrages, d'articles de revue, d'actes de colloques, de livraisons de revue, de thèses, de colloques à partir desquels nous visons l'inventaire et l'analyse quantitative et qualitative du croisement des auteurs, des disciplines, des lieux, ainsi que des thèmes étudiés. En voici un aperçu.

Tableau I. Répartition des genres de publications¹⁰.

Genre	Nombre de publications
Actes de colloque	1
Article de magazine	2
Article de revue	80
Article internet	15
Chapitre d'ouvrage	6
Colloque	2
Colloque international	1
Journée(s) d'étude	2
Livraison de revue	2
Ouvrage	57
Ouvrage collectif	11
Thèse	10

Nous avons choisi de nous attacher uniquement aux textes publiés sur le territoire français en écartant les sources appartenant à l'aire de la francophonie : les textes provenant du Québec ou du Canada, où l'on constate une forte production de savoirs sur la pornographie et où le discours scientifique n'est pas issu du même contexte socioculturel que la France, fausseraient l'analyse.

L'objectif initial de ce corpus est d'analyser la circulation des savoirs dans l'espace de la littérature scientifique¹¹ française, tout en rendant compte, autant que possible, des appropriations issues des *porn studies* d'ores et déjà instaurées outre-Atlantique : « La circulation, voire la mise en circulation s'entendent littéralement comme l'action de circuler (ou de faire circuler), d'aller et de venir; de se déplacer; se diffuser; se transférer

¹⁰ Ce graphique et ceux qui suivront sont élaborés à partir du corpus présenté dans cette partie.

¹¹ Précisons que la littérature scientifique est ici entendue comme le fruit d'une activité de recherche. Selon A. Blanchard et B. Wenden (2008 : 190), l'écrit de la science est un outil indispensable à la stabilisation des savoirs *via* les circuits de la communication scientifique, mais intervient aussi dans l'activité « politique » du scientifique contraint de sortir de son laboratoire pour demander des fonds, protéger ses innovations et en tirer quelques bénéfices. En d'autres termes, elle n'est pas une « nécrologie des connaissances », mais une « vaste mosaïque de connections inédites, une source potentielle de recoupements innombrables » (Swanson, 1990 : 36 *in* : Blanchard, Wenden, 2008 : 188).

de manière plus ou moins libre ou contrainte dans un mouvement de flux et de reflux, d'échanges et de circularité dynamique par diverses voies de communication et à des rythmes variés, plus ou moins lents (*slow*) ou rapides (*fast*) » (Darbellay, 2012 : 13). À un niveau plus général, il s'agit de comprendre comment le parcours de ces acteurs de la recherche participe aux transferts de connaissances entre champs disciplinaires et à la constitution de savoirs produits dans le cadre d'un « horizon de pertinence » (Leveu-Merviel, 2010 : 174) spécifique. L'émergence des études de la pornographie est étudiée non sous l'égide d'une seule discipline, mais à partir d'un groupe de textes représentatifs d'un objet socioculturel émergent et issu de ce que Patrick Charaudeau (2007 : 7) appelle « des cadres de pertinence théorico-méthodologique ». Ceci pour cerner ce que chaque champ disciplinaire peut apporter à l'étude des phénomènes sociaux, en l'occurrence à l'étude de la pornographie.

Dans une telle perspective, les savoirs ne peuvent qu'être abordés d'un point de vue interdisciplinaire. En effet, les études prenant pour objet la pornographie sont au carrefour de la philosophie, de la sociologie, de la littérature, des arts, de la psychologie, des sciences de l'information et de la communication, etc., même si l'on remarque le caractère prédominant de ces études en sociologie et en philosophie.

Tableau 2. Répartition des publications par discipline (sections du Conseil national des universités)¹².

Discipline	Nombre de publications
Sociologie	49
Philosophie	33
Sciences de l'information et de la communication	22
Arts	21
Psychologie	16
Droit	9
Histoire	8
Littérature	8
Sciences du langage	7
Géographie	3
Science politique	3
Anthropologie	2
Philologie	1
Pluridisciplinaire	7

¹² La catégorie pluridisciplinaire est ici représentative des ouvrages, colloques, séminaires et journées d'étude que l'on ne saurait catégoriser dans une seule discipline. En outre, cette catégorie illustre les contributions collectives spécialement consacrées à la pornographie et qui rassemblent des chercheurs venus de divers horizons.

L'éclectisme des disciplines qui traitent de la pornographie en tant qu'objet social entraîne un éclectisme méthodologique qui, dans le fond, rejoint le courant des *cultural studies* anglophones (François, 2012 : 43). De ce fait, la question est de savoir si les études de la pornographie ont été influencées et conduites en écho face aux *porn studies* nord-américaines.

Le cas des études américaines

Pour leur bon fonctionnement, les *cultural studies* s'imprègnent de la *cheap theory* qui consiste à multiplier les méthodes, les approches d'un objet sans les hiérarchiser. « Plus que d'interdisciplinarité, il faudrait plutôt parler de dé-disciplinarisation » (Bourcier, 2005 : 28). D'ailleurs, si l'on a tant de mal à saisir les *cultural studies*, selon Marie-Hélène Bourcier (*ibid.* : 32), « c'est parce qu'elles n'existent pas en soi, se renomment en permanence et opèrent à l'intérieur des disciplines existantes. [...] Il s'agit de parasiter la discipline, de cultiver la promiscuité entre disciplines. Avec la promiscuité, l'avantage, c'est qu'on ne sait pas à l'avance qui se retrouvera avec qui ».

Si un certain nombre de « connexions » sont actuellement envisagées dans plusieurs pays européens et notamment en France par certains chercheurs tels Éric Maigret, Armand Mattelart ou encore Érik Neveu, les SHS ont un retard patent face aux études nord-américaines. Néanmoins, les sciences de l'information et de la communication (sic) ou la sociologie s'affirment de plus en plus en lien avec ces dernières et font émerger un paradigme commun. En plus de s'intéresser aux médias « parce qu'ils sont le grand terrain de jeu de la production des identités et des pouvoirs » (Maigret, 2013 : 160), elles privilégient l'approche de la communication et s'approprient des sujets qui, jusque-là, étaient jugés non légitimes et considérés par la communauté scientifique comme traitant du *dirty outside world*¹³. Pour Éric Maigret (2013 : 156), les *cultural studies* ne sont pas à envisager « comme une discipline installée, mais comme une activité d'identification des relations fluctuantes entre pouvoirs et cultures et comme exercice de connexion entre disciplines à mobiliser pour surmonter les nouvelles formes d'assujettissement ».

Depuis l'émergence des *gender studies* dans les années 70, les *cultural studies* offrent une constante re-thématisation des *studies* en fonction des contextes sociaux, politiques ou culturels. Pourtant, l'étalage et la prolifération de *studies*, jugées dangereuses aujourd'hui par de nombreux réfractaires intellectuels, ont permis le rapprochement entre la pornographie et les études universitaires aux États-Unis. Cette dernière fait une entrée volcanique dans le monde scientifique en 1989 avec l'ouvrage *Hard Core : Power, Pleasure, and the « Frenzy of the Visible »* de Linda Williams, qui enseigne les études

¹³ Le terme anglo-saxon « *dirty* » est utilisé ici dans le sens où les *cultural studies* s'intéressent aux sujets/objets considérés comme « sales » dans le milieu universitaire, puisque ces études traitent pour la plupart, de la culture populaire, de la télévision, quand il ne s'agit pas de genre, de sexualité et de sexe (« *dirty* » sera alors entendu comme « cochon »). Le *dirty outside world* est alors traduit comme le monde qui nous entoure, en fort contraste avec le milieu universitaire et académique.

filmiques ainsi que la rhétorique pornographique et dirige depuis 2000 le département des *films studies* à l'université de Berkeley en Californie. Dans ce manifeste féministe, en s'appuyant essentiellement sur l'analyse du film mythique *Deep Throat* (Gérard Damiano, 1972), l'auteure explique que le film et la fellation sont devenus des enjeux majeurs de la démarcation entre obscène et pornographie, entre assujettissement et expériences corporelles. En effet, dans ce livre, Linda Williams pense l'éjaculation comme un *leitmotiv* semblable aux *leitmotifs* qui ponctuent la comédie musicale, et l'orgasme féminin comme une vérité manquant d'authenticité. Elle n'évalue que la pornographie appartenant au genre hétérosexuel, mais insiste sur le fait qu'elle est à réévaluer et à expérimenter chez les féministes pour ne plus avoir affaire à une réalité masculinonormée. La pornographie n'est pas discutée en termes d'éthique ou de morale. Elle est analysée d'un point de vue d'abord cinématographique. C'est d'ailleurs, « un des premiers ouvrages qui sortent des argumentations des *sex wars* pour constituer la pornographie en objet de recherche » (Paveau, 2014 : 323).

Le paradigme des *porn studies* est né et l'enjeu est de taille : il ne s'agit plus de penser la pornographie comme un objet obscène, dégradant et vulgaire qui résulterait d'une volonté de produire l'excitation sexuelle chez le consommateur, mais comme un apprentissage et la représentation de ce qu'est la notion de pouvoir dans la sexualité représentée par la pornographie. Maxime Cervulle (2007 : 221) constate que « dans cette étude à l'écart du débat entre pro- et anti-censure qui agitaient les féministes étatsuniennes dans les années quatre-vingt, Williams analyse les mécanismes par lesquels la "volonté de savoir" pornographique produit la vérité des corps, du sexe et de la "différence sexuelle" ».

En 2004, suite à l'initiation des savoirs et des réflexions que les *porn studies* font jaillir autour de leur objet de recherche, Linda Williams dirige un ouvrage composé en partie des articles de ses étudiants. Ce volume constitue d'ailleurs notre référence première dans le présent article puisqu'il est justement intitulé *porn studies*.

Bien que les dates de publication des ouvrages de Linda Williams soient concomitantes de l'émergence de la littérature scientifique sur la pornographie en France, ces études ne naissent pas dans le même contexte et n'ont aucunement les mêmes préoccupations. À l'origine, la perspective politique des *porn studies* est empreinte d'un mouvement social (le féminisme) et elle est inséparable du champ de recherche des *gender studies* (lui-même ancré dans l'histoire des *women's studies*). Si Linda Williams s'empare de la pornographie comme objet d'étude, c'est d'abord pour l'aborder comme un objet social et une production culturelle à l'instar des films hollywoodiens, travail qu'elle poursuit lorsqu'elle publie *Screening Sex* en 2008 mais c'est aussi pour s'emparer des questions sur l'ordre sexuel inspirées par les revendications féministes pro-sexe et notamment les questions de domination, de savoir et de pouvoir, des concepts foucauldien issus de l'*Histoire de la sexualité* (Foucault, 1976-1984).

Comme en témoigne Éric Fassin (2006 : 16), la sexualité est abordée de différentes manières selon les féminismes. Représenté par Catharine McKinnon dans les années 70, le féminisme radical veut que l'on confonde sexe et genre. La sexualité

serait « le lieu par excellence de l'oppression de genre, en même temps que son instrument privilégié : la domination masculine se joue tout particulièrement dans le rapport sexuel » (*ibid.*). À l'inverse, les féministes dites « pro-sexe », dont le mouvement s'est vu acté par la performance d'Annie Sprinkle¹⁴, tentent de « sauver la sexualité de la domination » (*ibid.* : 17) en dissociant genre et sexualité et donnent naissance à l'alternative de la pornographie moderne, la post-pornographie.

À l'instar de Linda Williams, certaines intellectuelles féministes telles Lynn Hunt, Laura Kipnis, ou Constance Penley, entament des recherches sur la pornographie en tant que « texte culturel s'interrogeant sur le lien que celle-ci entretient avec la nation, la classe, le genre, les identités raciales ou la modernité, bref, étudiant les tensions idéologiques qui la traversent et qui nous renseignent sur la construction sociale du corps, du désir, du plaisir et du pouvoir » (Cervulle, 2007 : 221).

En mars 2014, paraît la première livraison de la revue universitaire entièrement consacrée à la pornographie et qui, selon la traduction de Marie-Anne Paveau (2014 : 324), fournit les indications suivantes : « *Porn Studies* est la première revue internationale évaluée par les pairs consacrée à l'exploration critique de ces productions et services que l'on appelle pornographiques, ainsi que leurs contextes culturels, économiques, historiques, institutionnels, légaux et sociaux ». Mais, comme l'explique l'auteure du *Discours pornographique*, les débuts de cette revue n'ont pas rencontré un succès unanime. Une pétition est mise en circulation, « la revue, son comité éditorial et ses fondatrices [Féona Attwood et Clarissa Smith] sont accusés de biais pornographique, et les signataires, au nombre de 947 en août 2013 dénoncent l'absence de représentants de positions abolitionnistes ».

Bien que, aux États-Unis, notamment en Californie, certaines universités dispensent des cours sur l'étude de la pornographie, et qu'une revue a été créée, selon Maxime Cervulle (2007 : 222), « on ne peut à ce stade parler de champ d'étude », puisque « les *Porn Studies* se trouvent tantôt à l'intersection d'autres champs plus installés, au carrefour de méthodes, de théories, d'enjeux épistémologiques et politiques » (*ibid.*). Nous pouvons établir ce même constat pour les études françaises. Après avoir mené huit entretiens semi-directifs auprès de chercheurs qui ont un rôle dans ce domaine de recherche, on ne peut en aucun cas parler de l'émergence d'un champ, voire d'un sous-champ disciplinaire. Même si l'on constate que la pornographie fait couler beaucoup d'encre et alimente de nombreux débats au sein du monde scientifique, les auteurs se lisent, mais se citent rarement, les collaborations se font rares, voire sont inexistantes.

¹⁴ *The Post-Porn Modernist Show* fut présentée pour la première fois au théâtre Burlesque de New-York en 1990. Cette pièce comprend deux actes, le premier, *The Public Cervix Announcement*, dans lequel l'artiste conduit de façon comique à l'exhibition de son sexe et y insère un spéculum, le tout sur une table gynécologique. Dans le deuxième acte, avec des aspects beaucoup plus solennels, elle reprend le récit de *The legend of the Sacred Prostitute* et, dans une lumière tamisée, commence à se masturber, donnant un côté mystique à ce geste.

Le cas des études françaises

Contrairement aux universités américaines, le discours féministe et les *gender studies* n'ont pas franchi les portes des universités françaises dans les années 70, et, selon Éric Fassin (2004 : 20), il est encore impossible « de faire une place aux logiques minoritaires, ni à la politique féministe, ni aux revendications homosexuelles » au début des années 90 ; et ce, jusqu'à ces récentes années. « On récusait le *Gender*, et toute américanisation des questions sexuelles, c'était pour mettre en avant une singularité, voire une exception française » (*ibid.*). Néanmoins, à l'aube des années 2000, les études françaises sont de plus en plus politisées et portent davantage sur l'interrogation des relations sexuelles exposées dans la pornographie et les rapports sociaux de sexe, qui sont depuis lors perçus comme des rapports de pouvoir. D'ailleurs, Marie-Hélène Bourcier est la première chercheuse à aborder ce terrain.

En France, si la pornographie est étudiée, c'est parce qu'elle est devenue un phénomène social qui suscite la curiosité du public et la volonté de comprendre chez un nombre croissant de spécialistes de SHS (Martin, 2009 : 271). Même si les sujets et les thèmes de cet objet de recherche se diversifient, c'est encore essentiellement l'actualité de la norme sexuelle qui la pousse au-devant de la scène scientifique, plus que l'idée de revendications politiques à son encontre. D'ailleurs, sur le graphique ci-dessous, nous pouvons observer les fortes accélération, augmentation et circulation de la production des savoirs ayant trait à la pornographie depuis les années 2000. De plus en plus foisonnante, la production éditoriale « rattrape en partie le retard français, enregistre une demande sociale en tant qu'elle y répond et l'amplifie » (Martin, 2009 : 271).

Figure 1. Nombre de publications ayant trait à la pornographie en France par année.

En plus d'être associé à l'essor fulgurant de la technosphère du web 2.0, dans les années 2000, l'intérêt porté par certains sociologues, philosophes ou théoriciens de l'art combiné à une meilleure connaissance des travaux anglophones, déjà anciens mais pas toujours traduits, ont progressivement déplacé les débats d'une question qui relevait essentiellement de l'ordre moral à une autre qui relève d'un vaste sujet de société et, en définitive, d'enjeux sociaux et politiques.

Il est clair que, selon les contextes socioculturels, les études de la pornographie et les *porn studies* se croisent, possèdent un point d'intersection dans leur objet de recherche, mais aussi diffèrent sur les façons de traiter cet objet. Il y a encore une dizaine d'années, alors que les *porn studies* voyaient le jour aux États-Unis, la pornographie, en France, ne provoquait pas d'écho dans la recherche scientifique. Comme le souligne Patrick Schmoll (2008 : 176), « son invisibilité permettait de la considérer comme une pratique de la sphère intime, à laquelle le chercheur n'avait pas accès directement ». Mais ce n'est pas le cas de toutes les disciplines. Si la pornographie est abordée d'abord d'un point de vue cinématographique aux États-Unis, c'est également le cas en France, comme en témoigne la thèse de Martine Boyer (1990) ou les ouvrages d'Estelle Bayon (2007) ou de Julien Servois (2009).

Pourtant, nous constatons des différences dans les traitements de la pornographie, que l'on se situe d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique. Aux États-Unis, la pornographie est devenue une source de polémiques à la suite de la montée du féminisme radical et antipornographie représenté par la juriste Catharine MacKinnon, qui fut la première à jeter la pierre à l'érotisation de la domination. Cette dernière explique que, « pour les féministes, la pornographie est une forme de sexualité imposée, la mise en pratique d'une politique sexuelle, une institution de l'inégalité de genre et non pas un fantasme inoffensif ou la représentation fautive, dévoyée, d'une sexualité qui serait par ailleurs saine et naturelle » (MacKinnon, 1987 : 151).

En revanche, en France, le débat aborde plutôt des thèmes tels la protection de la jeunesse ou de la morale et ne pointe que très marginalement les concepts de « domination » ou de « pouvoir », définissant la démarche des *porn studies*. Pour Sandra Laugier et Michela Marzano (2003 : 13), la première difficulté pour les chercheurs « est d'abord de trouver une posture qui ne soit pas bêtement moralisatrice, sans pour autant céder à la fascination du porno qui influence pas mal de positions libérales sur le sujet ».

Traductions et transferts culturels, l'on/scénité des *porn studies* en France

Les concepts de domination, de savoir et de pouvoir donnent l'occasion de faire un détour sur la *french theory*. Selon l'historien François Cusset (2005), les *cultural studies* ont toujours fait référence à un ensemble de textes et d'auteurs français, notamment Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Jacques Lacan,

Michel de Certeau ou encore Pierre Bourdieu et, pour ce qui est de la critique intellectuelle plus récente, Bruno Latour, Jacques Rancière et Alain Badiou. Ces contributions théoriques françaises ont donné naissance aux *cultural studies* anglo-saxonnes par migration contextuelle, par réappropriation dans un autre contexte culturel et scientifique. Pour cela, des concepts ont été resémantisés, parmi eux, « le savoir-pouvoir » de Michel Foucault, « l'antidiscipline » de Michel de Certeau ou encore « la domination » de Pierre Bourdieu, pour ne citer qu'eux. Afin d'illustrer cette idée, Éric Maigret (2013 : 149) énonce notamment le fait que « les œuvres de Jacques Derrida et Gilles Deleuze viennent nourrir des travaux centrés sur des objets très concrets, par exemple les corps transgenres ».

Dans une telle étude, les transferts entre différentes cultures (et, dans notre cas, différentes cultures académiques) doivent être pensés comme relevant de systèmes de communication, indéracinables de leurs orientations historiques, mais qui peuvent néanmoins traverser matériellement les frontières à la fois disciplinaires et géographiques. Ils soulèvent des questions sur les pratiques de recherche, les manières d'aborder les sources et les terrains, tout en plaçant les sciences sociales dans le dispositif général des savoirs.

Le fait que certains chercheurs, en plus d'aller puiser leurs sources dans d'autres disciplines, mènent aussi leurs réflexions sur des productions culturelles différentes, invite à s'interroger sur les conditions et modalités des productions de connaissances. En rendant indispensable le fait d'interroger l'historicité de l'objet, de même que les marques laissées par cette dernière sur ses caractéristiques et ses usages contemporains, « on constate fréquemment que les objets et les pratiques sont en situation d'interrelation, mais se modifient réciproquement sous l'effet de leur mise en relation » (Werner, Zimmermann, 2003 : 12). En effet, le transfert culturel implique notamment un mouvement d'objets, comme c'est le cas de la pornographie et les *porn studies*, mais implique également un mouvement de personnes, de mots, d'idées, de théories et de concepts entre deux espaces culturels (Joyeux-Prunel, 2002 : 1).

Dans les années 70, Michel Foucault distinguait le savoir de la connaissance. Selon Jean-Paul Resweber (2011 : 173), cette distinction « atteste de ce que les connaissances mettent les savoirs en perspective pour mieux les intégrer à la culture ». Les *porn studies* sont un exemple illustrant ce principe d'axiomatisation. Elles doivent avant tout être pensées comme un outil inséparable de son contexte d'émergence qui ne saurait se « franciser » sans perdre sa signification épistémologique. Les publications, communications et autres productions de connaissances scientifiques vulgarisées par les chercheurs s'intègrent au fur et à mesure au patrimoine culturel. Dernière étape de la scientificité, l'axiomatisation « est un processus d'intégration culturelle qui transforme les connaissances en savoirs apprivoisés » (*ibid.* : 173). Mais, rappelons que « l'incidence d'une importation culturelle ne se mesure pas seulement à l'utilisation qui [...] est faite, à un moment donné de l'histoire intellectuelle ou sociale, du modèle étranger. Elle se perçoit également dans la durée, et plus particulièrement dans le devenir d'un certain nombre de liens sociaux, que l'on pourra éventuellement désigner par les termes d'institution ou d'ébauche institutionnelles » (Espagne, 1999 :

24). L'appropriation des *porn studies* en France, notamment dans les recherches de Mathieu Trachman, Marie-Hélène Bourcier, Béatrice Damian-Gaillard, Laurent Martin, Julien Servois, Marie-Anne Paveau et François-Ronan Dubois représente environ 20 % des productions scientifiques françaises s'attachant à la pornographie.

Par ailleurs, notons que « la question de la traduction conduit à la question de l'objet livre, traduit ou non, qui circule entre les aires culturelles, transmet les codes étrangers au contexte d'accueil. [...] Indépendamment de la considération des productions de traductions, sur leur tirage, leur réception, il importe d'observer le livre étranger dans le cadre français » (Espagne, 1999 : 9). Parmi les traductions que l'on possède en France, on observe une vague d'ouvrages sur le genre, parmi lesquels figure *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion* de Judith Butler (1990), qui donne aux auteurs français, avec quelque quinze ans de retard, la boîte à outils nécessaire pour aborder la pornographie en termes de « genre », « domination » et « pouvoir » tels qu'ils sont pensés dans les *porn studies*. D'ailleurs, on peut regretter que les deux premiers ouvrages de Linda Williams n'aient pas encore été traduits en français. Le plus récent, *Screening Sex*, a été traduit et publié en français en avril 2014 et constitue, de fait, une référence incontournable.

Pour aller plus loin, « lorsque la référence étrangère est ainsi intégrée à un débat propre au contexte d'accueil, elle s'autonomise par rapport à sa source et n'est déterminée que par les positions des protagonistes du débat en cours » (Espagne, 1999 : 23). En ce sens, l'appropriation des *porn studies* en France n'est déterminée que par les auteurs y ayant recours, mais les questions de leur importation culturelle, de leur traduction dans le contexte français ont inévitablement pour effet que les chercheurs français se les approprient davantage en théorie, qu'en pratique.

Certains usent même de notions propres au travail de Linda Williams (2004 : 3), dont la plus fréquente est l'« on/scénité ». Cette dernière correspond à un renversement du terme obscène, de nature paradoxale, mais pour le moins intéressante :

« En latin, le mot obscène signifie littéralement *hors scène* ou ce qui doit être tenu à l'écart du regard des autres. *On/scène* ne signifie pas seulement que les pornographies prolifèrent mais qu'une fois hors scène les scénarios sexuels sont portés sur la sphère publique. *On/scénité* marque à la fois la controverse et le scandale des représentations publiques grandissantes de diverses formes de sexualité et le fait qu'elles sont devenues de plus en plus accessibles pour le grand public »¹⁵.

Ainsi, selon Linda Williams, l'acte de montrer des rapports sexuels (dans le cas des *porn studies*), de les mettre à la vue de ceux qui le veulent, a-t-il permis à chacun d'explorer les différentes sortes de sexualités mais il a permis également à l'industrie pornographique de toucher un plus large public. « On est passé de l'ob/scène à l'on/

¹⁵ « In Latin, the accepted meaning of the term obscene is quite literally "off-stage", or that which should be kept "out of public view". *On/scène* is one way of signaling not just that pornographies are proliferating but that once off (ob) scene sexual scenarios have been brought into the public sphere. *On/scénité* marks both the controversy and scandal of the increasingly public representations of diverse forms of sexuality and the fact that they have become increasingly available to the public at large » (traduit par l'auteure).

scène » (Bourcier, 2011 : 24). Laurent Martin (2009 : 271) évoque d'ailleurs cette tendance de la pornographie « à monter sur scène voire à en occuper le devant ».

Pour finir, l'analyse d'une culture scientifique pose un problème d'ordre sémantique. Aucune appréhension scientifique n'est possible sans le mot qui sert à la désigner; lui-même enraciné dans un contexte linguistique et culturel qui a sa propre tradition (Espagne, 1999 : 5). En effet, les *porn studies* sont à la fois un outil intellectuel et l'émanation de cette culture même.

Dans la médiation croissante des *porn studies*, un rôle important est assumé par les universitaires qui maîtrisent la langue anglaise. De même que la référence aux *Cultural Studies* dans les SHS autour des années 2000 se constituerait essentiellement autour d'œuvres marquantes dont la traduction a déclenché une reconnaissance.

Conclusion

Nous nous demandions si le paradigme des *porn studies* a une influence sur le discours scientifique français relatif à la pornographie, et si les SHS placent les études de cet objet, produites par sa communauté de chercheurs, dans la même catégorie que les *porn studies*. Après avoir procédé à l'analyse de l'émergence des études de la pornographie en France et parcouru brièvement la façon dont s'organisent les savoirs relatifs à cet objet, nous avons décelé différents consensus scientifiques et sociaux sur les effets révélateurs de la pornographie. Si, aux États-Unis, les productions scientifiques autour de la pornographie se sont vues d'emblée politisées par leurs auteurs, en France, le contexte est différent. Dans les années 70, l'université rejette l'éventualité d'un discours féministe, donc politique, dans le système universitaire.

Nées de ces revendications, les *porn studies* ne se sont donc pas fondées sur la même demande sociale que les études de la pornographie en France, qui, dans les années 90, période à laquelle on commençait à étudier la pornographie en tant que phénomène social, suscitent une volonté de compréhension de la part de la communauté scientifique. Cependant, depuis les années 2000 et la traduction de nombreux ouvrages sur le *gender*, une vague d'auteurs s'empare et se réapproprie le courant de pensée que constituent les *porn studies*. Pourtant, en l'état actuel, on ne saurait parler de l'émergence d'un champ et encore moins d'une discipline, mais nous pourrions toutefois évoquer l'histoire croisée d'un objet d'étude commun développé dans deux aires culturelles spécifiques à partir de références qui n'ont cessé de voyager; si l'on prend l'exemple des auteurs de la *french theory*.

De plus, on ne peut en aucun cas confondre les *porn studies* et les études de la pornographie, d'une part, parce qu'elles dépendent et émergent de contextes particuliers et, d'autre part, parce qu'en France, les *porn studies* sont avant tout une façon de s'approprier un cadre de référence résultant de questions éminemment politiques, originellement fondées sur une demande sociale et des

institutions différentes. Mais c'est précisément à partir d'une nouvelle approche théorique que l'on peut redéfinir un objet. Comme le souligne Michel Espagne (1999 : 3), c'est bien de cette redéfinition dont l'exploration des échanges entre les cultures a besoin. Les approches sociologique, historique, esthétique d'un espace national déterminé ne peuvent être étendues sans autre alternative qu'aux formes d'articulations sociales et scientifiques entre plusieurs espaces.

Dans un article consacré à l'influence des *cultural studies* sur les savoirs disciplinaires, Éric Maigret (2013 : 161) affirme qu'

« il n'y a d'accès à l'universel que par le particulier et que cet universel n'est pas une totalité ultime. Il faut donc distinguer des cycles : des moments où des définitions essentielles sont imposées aux individus et aux groupes, des moments où l'émancipation peut consister en un cri identitaire essentialisant et des moments de rejet des identités essentielles, tout en n'oubliant jamais les conditions socio-économiques qui aident ou qui contrecarrent ces mouvements, tout en les produisant pour partie ».

Il en est de même pour les études de la pornographie, car cette dernière connaît des définitions constitutives et essentielles, érigées par les dictionnaires, contrecarrées par des controverses scientifiques significatives de phénomènes culturels nouveaux qui, en axiomatisant de nouveaux usages de la pornographie, élargissent le paradigme des études qui lui sont consacrées. Nous avons emprunté à Dominique Pestre (1995 : 12) l'idée selon laquelle l'activité scientifique est une pratique d'interprétation et d'invention. Alors, chacune des recherches entreprises dans un domaine tel la pornographie est toujours construite à partir d'un point de vue particulier, à un moment historique donné, en fonction de contextes spécifiques, et soumis aux règles habituelles du travail scientifique, qui elles-mêmes varient d'un espace à l'autre et, pour finir, nous accorderons à Éric Fassin (2006 : 13) que « le savoir est pouvoir, on le sait, la science est donc toujours, inévitablement politique ». C'est en ce sens qu'il faut chercher la présence intellectuelle nord-américaine dans les SHS.

Références

- Aïm O., 2013, « De la pornophonie à la pornographie, éléments pour une topique sociale », *Proteus*, 5, pp. 15-20.
- Baudrillard J., 2004, « Pornographie de la guerre », *Libération*, 19 mai. Accès : http://www.liberation.fr/tribune/2004/05/19/pornographie-de-la-guerre_480052. Consulté le 19/04/13.
- Baudry P., 2001, *La pornographie et ses images*, Paris, A. Colin.
- Bayon E., 2007, *Le cinéma obscène*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Berthelot J.-M., 2001, « Programmes, paradigmes, disciplines : pluralité et unité des sciences sociales », pp. 457-519, in : Berthelot J.-M., éd., *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, Presses universitaires de France.
- Bertrand C.-J., Baron-Carvais M., 2001, *Introduction à la pornographie*, Paris, Éd. La Musardine.

- Blanchard A., Wenden B., 2008, « Montrer la science en train de se faire par les écrits scientifiques », *Didaskalia*, 32, pp. 185-199. Accès http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/23984/DIDASKALIA_2008_32_185.pdf?sequence=1. Consulté le 10/12/13.
- Bourcier M.-H., 2005, « *Cultural Studies* et politiques de la discipline : *talk dirty to me !* », pp. 9-32, in : Bourcier M.-H., *Sexpolitiques*, *Queer zones* 2, Paris, Éd. La Fabrique.
- 2006, 2011, *Queer zones. Politique des identités sexuelles et des savoirs*, Paris, Amsterdam.
- Boyer M., 1990, *L'écran de l'amour : cinéma et érotisme*, Paris, Plon.
- Butler J., 1990, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'américain par C. Kraus, Paris, Éd. La Découverte, 2005.
- Cervulle M., 2007, « De l'articulation entre classe, race, genre et sexualité dans la pornographie "ethnique" », *Médiation et Information*, 24-25, pp. 221-228.
- Chaperon S., 2001, « Histoire contemporaine des sexualités : ébauche d'un bilan historiographique », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 84, pp. 5-22.
- Charaudeau P., 2007, « Analyse du discours et communication. L'un dans l'autre ou l'autre dans l'un ? », *Semen*, 23, pp. 65-77.
- Comte L., Pouréy É., 1910, *La pornographie et la jeunesse*, Bardeaux, Durand.
- Cusset F., 2005, *La French Theory. Foucault, Deleuze, & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, Éd. La Découverte.
- Darbellay F., 2012, « Introduction générale », in : Darbellay F., dir., *La circulation des savoirs, interdisciplinarité, concepts nomades, analogies, métaphores*, Berne, P. Lang, pp. 9-24.
- Davallon J., 2004, « Objet concret, objet scientifique, objet de recherche », *Hermès*, 38, pp. 30-37.
- Dewaegeneire V., 2013, *La photographie humanitaire en question. Entre éthique du photographe et loi du tapage médiatique*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Di Folco P., dir., 2005, *Dictionnaire de la pornographie suivi d'une galerie de noms et d'une galerie de mots*, Paris, Presses universitaires de France.
- Espagne M., 1999, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, Presses universitaires de France.
- Fassin É., 2006, « Le genre aux États-Unis et en France », *Agora débats/jeunesses*, 41, pp. 12-21. Accès http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/agora_1268-5666_2006_num_41_1_2280. Consulté le 12/12/13.
- François H., 2012, « Le soi, le même et l'autre : regard sur la position de civilisationniste », pp. 29-50, in : Di Filippo L., François H., Michel A., dirs, *La position du doctorant. Trajectoires, engagements, réflexivité*, Nancy, Presses universitaires de Nancy-Éditions universitaires de Lorraine.
- Giami A., 2002, « Que Représente La Pornographie ? », pp. 33-65, in : Bateman S., éd., *Morale sexuelle*, Paris, Cerses/CNRS Éd.
- Goulemot J.-M., dir., 1999, *De l'obscène et de la pornographie comme objets d'études*, Tours, Groupe de recherches Histoire des civilisations.
- Goulesque L., 1930, *Les associations et la lutte contre la pornographie*, thèse en droit, université de Toulouse.
- Hunt L., ed., 1996, *The Invention of Pornography, 1500-1800: Obscenity and the Origins of Modernity*, New-York, Zone Books.
- Huston N., 1982, *Mosaïque de la pornographie*, Paris, Éd. Payot & Rivages, 2007.

- Joyeux-Prunel B., 2002, « Les transferts culturels », *Hypothèses*, 1, pp. 149-162. Accès www.cairn.info/revue-hypotheses-2002-1-page-149.htm. Consulté le 29/09/13.
- Kendrick W., 1987, *The Secret Museum : Pornography in Modern Culture*, Berkeley, University of California Press.
- Kriegel B., dir., 2002, *La Violence à la télévision. Rapport de Madame Blandine Kriegel à Monsieur Jacques Aillagon, ministre de la Culture et de la Communication*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication.
- Kuhn T., 1962-1996, *La structure des révolutions scientifiques*, trad. de l'américain par L. Meyer, Paris, Flammarion, 2008.
- Latour B., Woolgar S., 1979, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, trad. de l'anglais par M. Biezunski, Paris, Éd. La Découverte, 2006.
- Laugier S., Marzano M., 2003 « Présentation. La pornographie à la croisée des savoirs », *Cités*, 3, vol. 15, pp. 9-15.
- Lawrence D. H., 2001, *Pornographie et obscénité*, trad. de l'anglais par J. Véraïn, Paris, Éd. Mille et Une Nuits.
- Leleu-Merviel S., 2010, « De l'infra-conceptuel à des données à horizon de pertinence focalisé », *Questions de communication*, 18, pp. 171-184. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/420>. Consulté le 29/09/13.
- MacKinnon C.-A., 1987, *Le féminisme irréductible, conférence sur la vie et le droit*, trad. de l'américain par C. Albertini et al., Paris, Éd. des Femmes, 2005.
- Macé É., Maigret É., 2005, *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, A. Colin.
- Maigret É., 2013, « Ce que les *cultural studies* font aux savoirs disciplinaires. Paradigmes disciplinaires, savoirs situés et prolifération des *studies* », *Questions de communication*, 24, pp. 145-168.
- Maingueneau D., 2010, « Analyse du discours et champ disciplinaire », *Questions de communication*, 18, pp. 185-196.
- 2007, *La littérature pornographique*, Paris, A. Colin.
- Martin L., 2009, « Culture et médias : quelles approches aujourd'hui ? », *Le Temps des médias*, 12, vol. 1, pp. 261-277.
- Marzano M., 2003, *La pornographie ou L'épuisement du désir*, Paris, Hachette Littératures.
- Morel de Rubempré J., s.d., *La pornologie ou Histoire nouvelle universelle et complète de la débauche, de la prostitution et autres dépravations dans tous les pays du monde, notamment en France, particulièrement dans Paris, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, et moyens infaillibles de remédier à ces fléaux et de diminuer le nombre des prostituées sans employer la rigueur*, Paris, Terry.
- Ogien R., 2003, *Penser la pornographie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Paveau M.-A., 2011, « Signes, sexe and linguistique 5. Que "fait" exactement le discours pornographique ? », *La Pensée du discours*. Accès <http://penseedudiscours.hypotheses.org/6729>. Consulté le 15/05/13.
- 2014, *Le discours pornographique*, Paris, Éd. La Musardine.
- Pestre D., 1995, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques » *Annales*, 50, vol. 3, pp. 487-522.

- Pourésy É., 1910, *La pornographie littéraire, les bonnes et les mauvaises lectures*, Bordeaux, Durand.
- Preciado B., 2008, *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset.
- Resweber J.-P., 2011, « Les enjeux de l'interdisciplinarité », *Questions de communication*, 19, pp. 171-200. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/2661>. Consulté le 29/09/13.
- Schmoll P., 2008, « La pornographie : de l'interdiction de montrer à l'empêchement de penser », pp. 167-179., in : Schmoll P., dir., *Matières à controverses*, Strasbourg, Éd. Néothèque.
- Seguret O., 2005, « *Porn Studies*. Premiers jets », *Libération*, 25 févr. Accès http://nextliberation.fr/cinema/2005/02/23/porn-studies-premiers-jets_510649. Consulté le 19/06/09.
- Servois J., 2009, *Le cinéma pornographique*, Paris, J.Vrin.
- Trachman M., 2011, *Des hétérosexuels professionnels. Genre, sexualité et division du travail dans la pornographie française (1975-2010)*, thèse de doctorat en sociologie, École des hautes études en sciences sociales.
- 2012, *Le travail pornographique : enquête sur la production de fantasmes*, Paris, Éd. La Découverte.
- Werner M., Zimmermann B., 2003, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 1, pp. 7-36. Accès www.cairn.info/revue-Annales-2003-1-page-7.htm. Consulté le 27/09/13.
- Williams L., 1989, *Hard Core : Power, Pleasure, and the « Frenzy of the Visible »*, Berkeley, University California Press, 1999.
- 2004, dir., *Porn Studies*, Durham, Duke University Press.
- 2008, *Screening sex*, Durham, Duke University Press.